

**Grégoire
Chertok**

***La Banque,
vieux métier***

La Banque, vieux métier, a une utilité économique ...

Quand on parle de capitalisme, de banque ou de finance, il faut arriver à s'extraire des excès récents de cet univers pour se remettre en mémoire les fondamentaux d'un des plus vieux métiers du monde. Le métier de la Banque s'est avéré indispensable dès lors que l'humanité a voulu dépasser une économie de troc.

Le banquier permet à l'entreprise de s'endetter pour investir en prévision de *cash flow* futur et au particulier de s'endetter pour consommer en prévision de revenus futurs. En cela, la banque participe à l'amélioration du bien-être de chacun en ce qu'elle permet aux agents économiques d'anticiper sur les flux futurs pour la satisfaction de besoins immédiats ; investissement pour les entreprises, consommation pour les ménages.

... pour autant que la spéculation pour compte propre ne l'emporte pas ...

Ce qui est critiquable, et qui a conduit aux crises financières récentes, c'est l'éloignement de la finance du monde réel (dépôt, crédit) au profit d'une bulle virtuelle (produits dérivés et optionnels, activité pour compte propre). Dans le même temps, les banques se sont mises autant à spéculer pour leur propre compte que de se mettre au service de leur client.

À l'origine pourtant, les produits dérivés portaient aussi d'une logique économique forte. Il s'agissait de pouvoir protéger les valeurs de biens réels (produits agricoles, matières premières, produits miniers, ...), par rapport aux cycles des marchés. Malheureusement, les banques ont développé très fortement des activités de marché qui ont commencé à se déconnecter de la valeur des sous-jacents, et la part spéculative pour compte propre de leur activité s'est hypertrophiée, par opposition à leur activité de services à l'entreprise et au particulier.

Même s'il est extrêmement difficile de tracer une ligne blanche qui séparerait la finance réelle de la finance virtuelle, tant les activités des dérivés sont un continuum, force est de constater que, entre les années 1980, décennie de dérégulation massive et de *big bang* des marchés financiers, jusqu'à la crise des subprimes et la faillite de Lehman Brothers, le système bancaire n'a cessé de se *leverager*, de se tourner trop vers lui-même et de négliger la prudence. Les banques se sont massivement endettées et, pire, ont permis à la dette de se répandre au-delà du système bancaire au sein des *hedges funds* qui échappaient à l'œil du régulateur.

... mais la responsabilité partagée de la crise financière ...

Cependant, il serait trop simpliste d'attribuer aux banques la seule paternité des crises financières de ces dernières années. En effet, les banques centrales ont, afin de favoriser une croissance dont on pensait qu'elle était devenue éternelle, maintenu des taux d'intérêt bas. Les hommes politiques, et plus généralement les opinions publiques, ont bénéficié fortement de cet endettement peu cher. Si les banques ont été les « drogués », les banques centrales ont été les « dealers » de drogue. Les états ont bénéficié d'un coût de la dette souveraine inférieur au niveau de risque qui était en train de s'installer, comme la crise récente des dettes souveraines le démontre. Les entreprises et les fonds ont bénéficié

de taux d'intérêt bas pour financer croissance interne et externe. Les ménages, enfin, ont été heureux de pouvoir consommer au-delà de leurs moyens et de bénéficier de la déflation importée pour augmenter leur pouvoir d'achat et leur niveau de dépenses fixes, par exemple dans le domaine des télécoms et de l'internet. Cette « fête », dont chacun a profité, s'est interrompue brutalement.

... doit conduire à ne pas en faire le bouc émissaire unique.

Il faut regretter que dans la période de dégrisement que nous connaissons, on en revienne à la bonne vieille méthode de la recherche d'un bouc émissaire. Il convient de noter que déjà on pointe du doigt les financiers, puis les riches, comme les responsables de tous les maux, du chômage aux problèmes de croissance. En qualifiant un groupe d'individus, en les dépersonnalisant, en les accusant et, au fond, en se soustrayant à une réflexion plus vaste sur les limites de notre modèle social, et sur les causes profondes des dérives récentes, certains agitent les pulsions latentes qui sommeillent en nous et nous rappellent certaines heures les plus sombres de l'Histoire de notre continent.